

La dimension morale de la déroute de  
Crassus *fi/s* à Carrhes en 53 avant J.-C.  
chez Plutarque

Christophe **Burgeon**

Louvain-la-Neuve, le 27 décembre 2021

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 42, juillet-décembre 2021]

## Le dimension morale de la déroute de Crassus *filis* à Carrhes en 53 avant J.-C. chez Plutarque

Christophe Burgeon

<[christophe.burgeon@hotmail.com](mailto:christophe.burgeon@hotmail.com)>

### Résumé

Les faits d'armes de Publius Crassus à Carrhes sont décrits par Plutarque comme un moment notable, non seulement pour le sort des protagonistes, mais aussi pour l'*Vrbs* tout entière. Le biographe présente le général romain comme un anti *exemplum* de modération et de tempérance, tout en condamnant son manque de clairvoyance. Par la même occasion, il avertit les générations futures du mal-fondé d'agir par imprudence et empressement. Toutefois, le biographe grec salue son courage devant la mort.

### Summary

The feats of arms of Publius Crassus at Carrhes are described by Plutarch as a notable moment, not only for the fate of the protagonists, but also for the entire *Vrbs*. The biographer presents the Roman general as an anti *exemplum* of moderation and temperance, while condemning his lack of clairvoyance. At the same time, he warns future generations of the ill-foundedness of acting by imprudence and eagerness. However, the Greek biographer salutes his courage in the face of death.

### Mots-clés

Carrhes – Crassus – bataille – Plutarque

### Keywords

Carrhae – Crassus – battle – Plutarch

## Introduction

Dès 306, La bataille qui se déroula à Carrhes le 9 juin 53 avant J.-C. constitua le premier face-à-face d'importance opposant Romains et Parthes<sup>1</sup>. Florus consacre un chapitre entier de son *Histoire romaine* à cette expédition menée par Marcus Licinius Crassus. Il explique qu'elle fut causée par sa cupidité<sup>2</sup>. Appien soutient qu'il n'avait pas tenu compte des mauvais présages ni du veto que les tribuns avaient opposé à la guerre, et qu'il s'était précipité vers son funeste destin<sup>3</sup>. La *Vie de Crassus* de Plutarque, quant à elle, regroupe une série d'éléments communément présents dans toutes les sources utilisant Tite-Live<sup>4</sup>. Ainsi l'historien grec privilégie-t-il la tradition. Pour en comprendre la raison, il faut observer l'actualité de l'époque. Vers 114 après J.-C., le biographe grec mettait par écrit les événements tragiques qui s'étaient déroulés à Carrhes, alors que Trajan se préparait à se rendre en Orient, expédition périlleuse qui se solderait par l'annexion de nouveaux territoires à l'Empire<sup>5</sup>. Cependant, la *Vie de Crassus*<sup>6</sup> diffère de la tradition livienne en ce qu'elle fait la part belle à la débâcle de Crassus *filis*. En effet, Plutarque, qui n'est pas étranger aux *militaria*<sup>7</sup>, s'attache à analyser le rôle joué par l'intrépide Publius Crassus, qui, avec son père, mit un terme aux prétentions romaines en territoire parthe jusqu'à la conquête – partielle et provisoire – de Trajan.

Pour faire passer son message, comme l'a montré M. Beck<sup>8</sup>, le biographe de Chéronée privilégie tantôt le *topos* et l'emphase, tantôt le récit factuel pour introduire certains épisodes à portée morale afin de susciter à la fois l'attention et le questionnement de son lecteur sur les motifs qui émaillèrent l'histoire romaine. De

---

<sup>1</sup> Le « plus perfide des peuples » aux dires de Théophraste de Lesbos, poète et intendant des ouvriers dans le camp de Pompée. Plut. *Pomp.*, 76, 8. A. Bivar, *The Age of the Parthians: The Ideas of Iran*, vol. 2, Londres 2007, 45-69 ; W. Ball, *Rome in the East. The Transformation of an Empire*, Londres 2016, 27-34.

<sup>2</sup> Flor. 1, 46.

<sup>3</sup> App. *BC*, 2, 3, 18.

<sup>4</sup> Liv. *Per.*, 106 ; Flor. 1, 46 ; Eutr. 6, 18 ; Or. 6, 13, 3 ; Obsequ. 3.

<sup>5</sup> P. Stadter, *Plutarch and his Roman Readers*, Oxford 2014, 165-178.

<sup>6</sup> Plutarque (*Crass.* 1) rapporte que Marcus Crassus naquit d'un père qui avait exercé la censure et obtenu le triomphe, et qu'il eut deux frères. Quelques années avant la bataille de Carrhes, on lui imputa l'acte sexuel avec Licinnia, une vestale. Cette dernière, accusée par un certain Plotinus, fut toutefois reconnue innocente. En outre, Plutarque (*Crass.* 2) reproche à Crassus de s'être enrichi lors des premières proscriptions ordonnées par Sylla. R. Flacelière, *Plutarque. Vies, Cimon – Lucullus Nicias, Crassus, traduction et commentaires*, Paris 1972, 210-231.

<sup>7</sup> C. Theander, *Plutarch und die Geschichte*, Lund 1951, 12-16 ; F. Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris 1996, 186 ; 266-267. Les biographies plutarquiennes des Romains contiennent une centaine de descriptions plus ou moins longues de batailles.

<sup>8</sup> M. Beck, « Introduction », dans *A Companion to Plutarch*, Londres 2013, 1-9.

quelle manière perçoit-il la déroute de Publius Crassus à Carrhes ? Pourquoi établit-il un lien entre ce dernier et Cicéron ? L'estime-t-il, davantage encore que Crassus *père*, responsable de la débâcle que connut l'armée romaine à Carrhes ? Ces questions n'ont, à notre connaissance, jamais été posées par les Modernes, qui se sont focalisés sur le rôle joué par Marcus Crassus en 53 avant J.-C.<sup>9</sup> Nous entendons avant tout montrer dans le présent article que Plutarque procède à l'évaluation de la geste militaire et de la moralité de Publius Crassus dans le but d'orienter le jugement du lecteur. À plusieurs reprises, le moraliste grec fait concorder la valeur militaire et la vertu éthique, dans la mesure où les sujets du récit devaient accomplir leur devoir éthico-militaire sur le champ de bataille.

## I. Publius Crassus : un trait d'union entre son père et Cicéron

Avant toute chose, il convient de voir pourquoi, chez Plutarque, Publius avait constitué le trait d'union entre son père et Cicéron, et de savoir pour quelle raison il disparut ensuite du récit jusqu'à la bataille de Carrhes. En rapprochant les trois hommes, l'auteur grec entend-il encenser les Crassus ou, au contraire, laisse-t-il apparaître en filigrane leur *hybris* ?

Le biographe de Chéronée rapporte que, lors de la conjuration de Catilina, Crassus *père* fut en butte à quelques soupçons<sup>10</sup>, un individu l'ayant dénoncé comme complice de l'ancien candidat au consulat en 64 avant J.-C. Dans l'un de ses discours, Cicéron fit clairement peser cette imputation sur le futur triumvir ; c'est la raison pour laquelle il ne publia le contenu de son intervention qu'après la mort de ce dernier. À tout le moins, l'Arpinate argue que Crassus était venu le trouver de nuit afin de lui remettre une lettre dans laquelle il était question de « l'affaire Catilina », et lui avait fourni des preuves de la réalité matérielle de la conjuration. Plutarque écrit que Crassus exprima, depuis 63, de la haine à l'égard de Cicéron. Il ajoute que, s'il ne lui fut pas ouvertement nuisible, c'est qu'il en fut empêché par son fils, car Publius, qui appréciait les lettres et les sciences, ressentait pour Cicéron un vif attachement. Pour preuve, quand celui-ci fut mis

---

<sup>9</sup> Dans une lettre envoyée à son ami Atticus (*Att.* 4, 13, 2), que l'on peut dater du 15 ou du 16 novembre 55 avant J.-C., Cicéron trouve ridicule la décision prise par le général, vu son âge et son statut de sénateur de rang consulaire, de partir en guerre si précipitamment. Il ajoute que Paul-Émile, le vainqueur des Macédoniens à Pydna, avait adopté une tout autre attitude lorsqu'il lui fallut gagner les rivages grecs. Cicéron (*Div.* 2, 84) rapporte par ailleurs, que de nombreux présages défavorables avaient été recensés avant le départ de Crassus, et que ce dernier, se comportant comme un être *impius*, n'en avait nullement tenu compte. Ainsi un événement néfaste se déroula-t-il lors de son embarquement dans le port de Brindes. Comme le rapporte Plutarque, un marchand de figues sèches de Caunos, en Asie Mineure, cria « *Cauneas !* ». Certains comprirent *caue ne eas*. Le consul ne voulut pas croire qu'il s'agissait d'un *omen*. Plut. *Luc.*, 27, 9. Voir : Dio Cass. 40, 12. G. Sampson, *Defeat of Rome, Crassus, Carrhae and the Invasion of the East*, Londres 2015, 40-46.

<sup>10</sup> Plut. *Crass.*, 13.

en jugement, il prit, comme lui, un habit de deuil, et invita les jeunes gens de son entourage à l'imiter. Enfin, le biographe grec argue que, contre toute attente, Publius parvint à réconcilier Marcus et Cicéron<sup>11</sup>. S'il n'explique pas comment le jeune homme s'y prit, il entend d'emblée témoigner de l'influence que le fils avait sur le père.

Cette courte description de l'éducation de Crassus *fils* et du rôle qu'il joua lors du rapprochement de son père et de l'Arpinate constitue un moment pivot de la *Vie de Crassus*. Comme il le fait lors de sa description de l'épisode de la mort du Corinthien Timophanès<sup>12</sup>, Plutarque entend rappeler que l'éducation permet d'éviter de sombrer dans les passions<sup>13</sup>. Pour lui, le commandant romain efficace et prompt à renverser l'ennemi devait être pourvu d'une éducation philosophique<sup>14</sup>. En effet, celle-ci permettait d'assurer la fermeté et la force nécessaire à toute entreprise<sup>15</sup>. *A contrario*, c'est le manque de sagesse qui déterminait le trouble panique dont avaient souffert certains généraux<sup>16</sup>.

Il n'en demeure pas moins que Plutarque déplore que la réflexion de Cicéron diminuât par rapport à son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes<sup>17</sup>. Ce faisant, en fustigeant le désir de gloire et la soif d'ambition du consul de 63 avant J.-C.<sup>18</sup>, le biographe ne le présente nullement comme un parangon de vertu. Dès lors, en associant Cicéron et Publius Crassus au chapitre treize de sa *Vie de Crassus*, il n'entend pas encenser ce dernier. Il semble même laisser entendre que son besoin de reconnaissance, prégnant lors de la bataille de 54 avant J.-C., remontait à sa prime jeunesse. Parallèlement, Plutarque ne fait jouer aucun rôle public à Publius jusqu'à la bataille de Carrhes afin de mettre en exergue son manque d'expérience militaire et de sous-entendre qu'il n'était qu'un Romain parmi tant d'autres. Il semble que Publius se contenta de suivre les ordres de son père jusqu'à leur arrivée à Carrhes. Ce faisant, il aurait tout de même fait preuve d'*eusebeia* filiale. Au demeurant, il devait vouloir démontrer son *andreia*<sup>19</sup> à l'ennemi et aux légionnaires le plus rapidement possible, comme en témoigne la suite du récit plutarquien ; comme en

---

<sup>11</sup> Plut. *Crass.*, 13.

<sup>12</sup> Plut. *Tim.*, 4, 5.

<sup>13</sup> F. Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris 1996, 100 ; 108.

<sup>14</sup> Plutarque (*Dio*, 7, 4) présente Denys, jeune tyran mal éduqué, comme un être soumis aux dérèglements.

<sup>15</sup> Plut. *Tim.*, 6, 1-2.

<sup>16</sup> Plut. *Aratos*, 10, 5. C. Pelling, « Political Philosophy », dans *A Companion to Plutarch*, Londres 2013, 149-162.

<sup>17</sup> Plut. *Cic.*, 8.

<sup>18</sup> F. Frazier, « The Perils of Ambition », dans *A Companion to Plutarch*, Londres 2013, 488-502.

<sup>19</sup> J. Pinheiro, « Arete et Sophia dans le traité *De Virtute Morali* de Plutarque », dans *Figures de sages, figures de philosophes dans l'œuvre de Plutarque*, Coimbra 2019, 15-26.

Alcibiade<sup>20</sup>, il est permis de voir en Publius un homme soucieux d'être partout le premier. C'est à partir de cette matrice que se développent les considérations du biographe grec relatives à la déroute de Crassus *fils* à Carrhes.

## I. La déroute de Crassus *fils* lors de la bataille de Carrhes

Le matin du 9 juin 53, les Romains arrivèrent aux portes de Balih. L'adversaire apparut aussitôt pour les attaquer. Marcus Crassus, influencé par Publius et un certain nombre de cavaliers romains, crut que le contingent emmené par Suréna ne constituait que l'avant-garde – éloignée – de l'armée parthe. En outre, les armes de l'ennemi étaient dissimulées sous des peaux d'animaux. Confiant, le général romain décida donc d'engager les hostilités sans tarder. Plutarque témoigne du vacarme assourdissant auquel se livra le « barbare » rusé et prompt à provoquer la confusion dans l'esprit romain :

Quand ils se furent approchés et que le général eut donné le signal du combat, la plaine s'emplit aussitôt d'un bruit assourdissant et d'effroyables grondements. Les Parthes en effet ne s'excitent pas au combat avec des cors et des trompettes, mais ils font résonner simultanément, de divers endroits, des timbales creuses et faites de peau, tendues avec des sonnailles de bronze, ce qui produit un son sourd et effrayant, qui tient du hurlement d'un monstre et de la violence du tonnerre. Ils paraissent avoir bien observé que l'ouïe est, de tous les sens, celui qui trouble l'âme le plus profondément, l'émeut le plus rapidement et surtout, suscitant la confusion, égare l'esprit.<sup>21</sup>

Plutarque soigne la mise en scène pour lui donner tout le relief possible, et donne à l'ennemi de l'*Vrbs* toute son épaisseur de *paradeigma* brutal, en prêtant attention à ses expressions corporelles. Du reste, ce passage tranche avec ceux mettant en exergue les barbares effrayés qui reculèrent en voyant Alexandre le Grand<sup>22</sup> et Pyrrhus<sup>23</sup>, considérés comme des êtres extraordinaires.

Les légionnaires romains présents à Carrhes avaient d'abord été disposés sur une très longue ligne de front, laquelle avait été protégée latéralement par des unités de cavalerie. Cependant, ayant prévu de s'appuyer sur son infanterie lourde, Crassus choisit

<sup>20</sup> Plut. *Alc.*, 7-8.

<sup>21</sup> Plut. *Crass.*, 23, 8-9 : Ὡς δ' ἐγγὺς ἐγένοντο καὶ σημεῖον ἦρθη παρὰ τοῦ στρατηγοῦ, πρῶτον μὲν ἐνεπίμπλατο φθογγῆς βαρείας καὶ βρόμου φρικώδους τὸ πεδίον. Πάρθοι γὰρ οὐ κέρασιν οὐδὲ σάλπιγγιν ἐποτρύνουσιν ἑαυτοὺς εἰς μάχην, ἀλλὰ ῥόπτρα βυρσοπαγῆ καὶ κοῖλα περιτείναντες ἡχείοις χαλκοῖς ἅμα πολλαχόθεν ἐπιδουποῦσι, τὰ δὲ φθέγγεται βύθιον τι καὶ δεινόν, ὠρυγῆ θηριώδει καὶ τραχύτητι βροντῆς μμειγμένον, εὖ πως συνεωρακότες ὅτι τῶν αἰσθητηρίων ἡ ἀκοὴ ταρακτικώτατον ἐστὶ τῆς ψυχῆς καὶ τὰ περὶ ταύτην πάθη τάχιστα κινεῖ καὶ μάλιστα πάντων ἐξίστησι τὴν διάνοιαν. R. Flacelière, *Plutarque. Vies, Cimon – Lucullus Nicias, Crassus, traduction et commentaires*, Paris 1972, 225.

<sup>22</sup> Plut. *Alex.*, 63, 3.

<sup>23</sup> Plut. *Pyr.*, 24, 6.

finalement de déployer son armée en formation carrée ; les légionnaires, disposés en rangs serrés, présentaient à l'ennemi un double front<sup>24</sup>. Il est par ailleurs loisible de croire que Cassius et Publius Crassus dirigeassent les deux fronts opposés, même si Plutarque ne le précise pas. L'intention première de l'armée parthe, disposée en colonne, avait été d'envoyer les cataphractes à l'assaut des lignes romaines. Cependant, en observant la manière dont les légions s'étaient positionnées sur le champ de bataille, elle choisit plutôt d'utiliser en premier lieu ses archers à cheval, lesquels devaient, appuyés par certains cavaliers lourds<sup>25</sup>, prendre l'adversaire en tenaille. Les récits de Plutarque et de Dion Cassius, nos deux principales sources contant la bataille, ne convergent d'ailleurs que sur ce seul point – essentiel – relatif à la longue journée du 9 juin 53 : les cavaliers légers parthes, en envoyant pléthore de flèches sur l'infanterie romaine, empêchèrent l'engagement d'un combat au corps à corps<sup>26</sup>.

La stratégie narrative plutarquienne prend corps lorsqu'elle compare les actions de soldats participant à une lutte armée. Si la « vigueur » de Publius fut patente, sa sagesse ne fut pas à la hauteur des espoirs de son père et des légionnaires. En effet, le jeune homme, intrépide et avide de gloire, se laissa entraîner à la poursuite des archers qui l'emmenèrent droit sur les cataphractes, lesquels brisèrent son assaut. La préface qui ouvre les *Vies de Pélopidas et de Marcellus* rappelle que le héros n'était pas un homme seul, et que ses excès engageaient le sort de son armée tout entière. Elle oppose dans le même temps le courage et la folle témérité née du mépris ou du dégoût de la vie. La prudence n'est pas honteuse, et Plutarque en trouve la preuve à la fois dans l'importance qu'Homère donna aux scènes d'armement et dans la législation grecque, qui condamnait celui qui jetait son bouclier, non son épée ni sa lance<sup>27</sup>. Autrement dit, la défensive primait sur l'offensive, comme le savaient, toujours selon Plutarque, Thémistocle<sup>28</sup> et Fabius Maximus<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup> Cette disposition banale, l'*agmen quadratum*, comportait quatre fois douze cohortes, soit plus de quatre-vingt mille légionnaires ; elle était essentiellement usitée par des armées qui s'avançaient en territoire hostile et qui entendaient demeurer sur la défensive, ou qui étaient en plein cœur d'une bataille.

<sup>25</sup> La cavalerie d'élite parthe était probablement constituée uniquement de cataphractes. Toujours est-il que le contingent de Suréna n'était pas uniquement composé de cavaliers lourdement armés : outre les mille cataphractes, il disposait de cavaliers légèrement armés, de fantassins et de nombreux archers. G. Sampson, *Defeat of Rome, Crassus, Carrhae and the Invasion of the East*, Londres 2015, 78-90.

<sup>26</sup> Plut. *Crass.*, 25, 8 ; Dio Cass. 40, 22, 2. Les archers étaient en cela favorisés par des conditions atmosphériques favorables. En effet, l'usage de l'arc composite comportait le désavantage d'être impossible à utiliser par temps de pluie ou de grand vent.

<sup>27</sup> Plut. *Mor.*, 1, 9-10. C. Bréchet, « La lecture plutarquienne d'Homère : de la Seconde Sophistique à Théodore Métochite », *Pallas* 67, 2005, 175-201.

<sup>28</sup> Plut. *Them.*, 16, 6.

<sup>29</sup> Plut. *Fab.*, 17, 4.

De fait, le biographe semble comparer Publius à Pyrrhus, célèbre pour son emportement, tout en étant ardent et prompt à montrer sa valeur militaire<sup>30</sup>. Comme Cicéron<sup>31</sup>, il présente d'ailleurs la jeunesse comme un âge irréfléchi que sa fougue rend sensible à la griserie de la gloire<sup>32</sup>. Il explique d'ailleurs que Marcellus paya de sa vie son enivrement juvénile<sup>33</sup>. Au surplus, pour le biographe, si la *philotimia* inspirait de temps à autres la conduite des hommes présents sur le champ de bataille et sur la scène politique<sup>34</sup>, elle pouvait aussi encourager la clémence et le désintéressement, comme ce fut le cas pour Camille dans son œuvre de restauration de Rome<sup>35</sup>, pour Périclès lorsqu'il créa les Panathénées<sup>36</sup> ou pour Alcibiade quand il permit à la procession des Mystères de se dérouler sans encombres malgré la guerre<sup>37</sup>.

Parallèlement, Plutarque fustige la perfidie parthe : « On se croyait vainqueur ; on croyait l'ennemi en déroute, et l'on s'avança très loin. C'est alors que l'on reconnut la ruse : ceux qui semblaient fuir firent volte-face, et une multitude d'autres se joignant à eux, tous revinrent à la charge<sup>38</sup>. » Il justifie donc en partie l'échec de Crassus *filis* par la ruse employée par les Parthes et par le fait que ses hommes et lui frappaient avec des javelines courtes et peu résistantes sur des cuirasses faites de cuir cru et de fer. Nonobstant, il rapporte que les cavaliers gaulois, alors chargés de faire diversion afin de permettre aux légionnaires et aux troupes auxiliaires, en profitant du répit qui leur serait offert, de rendre le carré plus impénétrable grâce à la protection mutuelle que permettaient leurs boucliers, firent preuve d'*andreia*, bien que légèrement armés et incommodés par la chaleur et la soif : ils saisirent les épieux, embrassèrent par le milieu du corps et jetèrent à bas de leurs chevaux ces hommes dont les mouvements étaient embarrassés par le poids de leur armure ; plusieurs quittèrent leurs propres chevaux et se glissèrent sous ceux des ennemis ; ils leur plongèrent leurs épées dans le ventre<sup>39</sup>. Plutarque relativise toutefois leur courage au combat, car si leur valeur guerrière

---

<sup>30</sup> Plut. *Pyr.*, 8, 8.

<sup>31</sup> Cic. *Off.*, 1, 122-123.

<sup>32</sup> Plut. *Agis*, 21, 5.

<sup>33</sup> Plut. *Marc.*, 34, 5.

<sup>34</sup> F. Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris 1996, 268.

<sup>35</sup> Plut. *Cam.*, 31, 1.

<sup>36</sup> Plut. *Per.*, 13, 11.

<sup>37</sup> Plut. *Alc.*, 34, 3.

<sup>38</sup> Plut. *Crass.*, 25, 5-7 : νικᾶν γὰρ ᾤοντο καὶ διώκειν, ἄχρι οὗ πολὺ προελθόντες ἤσθοντο τὴν ἀπάτην, μεταβαλλομένων ἅμα τῶν φεύγειν δοκούντων καὶ πλειόνων ἄλλων ἐπιφερομένων. Ἐνταῦθα δ' ἔστησαν, οἰόμενοι συνάψειν αὐτοῖς εἰς χεῖρας ὀλίγοις οὔσι τοὺς πολεμίους. R. Flacelière, *Plutarque. Vies, Cimon – Lucullus Nicias, Crassus, traduction et commentaires*, Paris 1972, 231.

<sup>39</sup> Plut. *Crass.*, 25, 8.



surpassa un temps celle des Parthes, il ajoute que la plus grande partie des équidés gaulois périrent en s'empalant sur les épieux de l'ennemi<sup>40</sup>. Il précise pourtant que sans l'aide des cavaliers gaulois demeurés vivants, Publius n'aurait pas été capable de battre en retraite eu égard au fait qu'il était blessé<sup>41</sup>. Ce faisant, il reconnaît que des auxiliaires sauvèrent, pour un temps, un général romain.

Par ailleurs, la prédilection de Plutarque pour la bataille rangée, qu'il considère comme la forme la plus noble et honorable de combat, a été démontrée<sup>42</sup>. Parmi les Romains, c'est surtout César qui « par ses exploits l'emporte sur tous ces généraux », et non seulement pour ses qualités, mais « par la quantité des batailles livrées et des adversaires tués »<sup>43</sup>. Dès lors, le moraliste condamne indirectement le fait que Publius ait délibérément rejeté l'hypothèse d'une lutte rangée, et ait privilégié une forme de guérilla, laquelle n'était nullement à l'avantage des légionnaires.

Quoi qu'il en soit, soumis à une déferlante de flèches qui les força à se replier tant bien que mal, Publius Crassus et ses hommes gagnèrent alors un monticule de sable. Ce fut un véritable mur de cataphractes qui entoura alors les fugitifs romains apeurés. Plutarque écrit qu'ils avaient la douleur de périr d'une mort sans gloire<sup>44</sup>. Ainsi avaient-ils à l'esprit de faire preuve d'*andreia* jusqu'au trépas, sans pour autant recourir à la déraison collective. Encerclés, ceux-ci tentèrent de s'organiser en « tour », une formation carrée mise au point pour de telles situations, mais ils ne purent résister. Le biographe sous-entend que Publius avait eu tort de gagner cette hauteur sans protection et d'avoir ainsi provoqué la mort de nombreux soldats. De fait, dans cette partie de son compte rendu, il en fait un anti-parangon d'*andreia* et un général incapable d'avoir exercé son commandement de manière adéquate. Il l'oppose de fait à Camille<sup>45</sup>,

---

<sup>40</sup> Plut. *Crass.*, 25, 9.

<sup>41</sup> Plut. *Crass.*, 25, 9.

<sup>42</sup> F. Gazzano et G. Traina, « Plutarque, historien militaire ? », *Ktèma*, 39, 360 ; M. Beck, *A Companion to Plutarch*, Londres 2014, 23-32.

<sup>43</sup> Plut. *Caes.*, 15, 4-5 : ... αὶ Καίσαρος ὑπερβάλλουσι πράξεις τὸν μὲν χαλεπότητι τόπων ἐν οἷς ἐπολέμησε, τὸν δὲ μεγέθει χώρας ἢν προσεκτήσατο, τὸν δὲ πλήθει καὶ βίᾳ πολεμίων οὐς ἐνίκησε, τὸν δὲ ἀτοπίας καὶ ἀπιστίας ἡθῶν ἃ καθωμίλησε, τὸν δ' ἐπιεικείᾳ καὶ πραότητι πρὸς τοὺς ἀλίσκομένους, τὸν δὲ δώροις καὶ χάρισι πρὸς τοὺς συστρατευομένους, πάντας δὲ τῷ πλείστας μεμαχῆσθαι μάχας καὶ πλείστους ἀνρηρῆκεναι τῶν ἀντιπαχθέντων. Pour décrire la bataille rangée que les Romains perdirent contre les Parthes, Plutarque (*Crass.* 5, 2) adopte une stratégie narrative particulière, en attribuant la défaite à l'incapacité de Crassus, dont la bêtise était « plus forte que l'heureuse fortune des Romains » : Κράσσοσ δὲ διὰ πλήθος ἀμαρτημάτων οὐδὲν τῆ τύχη χρηστὸν ἀποδείξασθαι παρήκεν, ὥστε θαυμάζειν αὐτοῦ τὴν ἀβελτερίαν οὐ τῆς Πάρθων δυνάμεως ἠττηθεῖσαν, ἀλλὰ τῆς Ῥωμαίων εὐτυχίας περιγενομένην.

<sup>44</sup> Plut. *Crass.*, 14, 5.

<sup>45</sup> Plut. *Cam.*, 37, 1.

César<sup>46</sup>, à Lucullus<sup>47</sup> et à Marius<sup>48</sup>. Parallèlement, si le Nicias plutarquien avait également offert un « spectacle » pathétique entre tous<sup>49</sup>, il avait ensuite su offrir une action mûrie et teintée de prudence<sup>50</sup>. Ce faisant, Plutarque invite à ne pas confondre unification de la personnalité et simplification du caractère<sup>51</sup>.

Publius avait à ses côtés deux Grecs, Hiéronyme et Nicomachus, habitants de Carrhes. Ces hommes lui conseillèrent de s'enfuir avec eux en suivant un chemin les menant à Ischnes, ville située non loin du champ de bataille et qui avait pris le parti des Romains. Toutefois, selon Plutarque, Crassus *fils* leur déclara : « Il n'y a pas de mort si terrible qui puisse épouvanter Publius, et lui faire abandonner des hommes qui meurent pour lui »<sup>52</sup>. Ensuite, il engagea Hiéronyme et Nicomachus à se sauver eux-mêmes, et, leur tendant la main, les congédia. Enfin, ne pouvant se servir de sa dextre, qu'une flèche avait transpercée, il ordonna à son écuyer de le frapper de son épée, en lui présentant son flanc<sup>53</sup>. La tête de Publius fut brandie sur une pique, sous le regard désespéré de son père.

Dans ce passage relatif aux derniers instants de Publius, la différence de l'*éthos* des Romains marque la diversité de leur comportement militaire et de leur morale, les deux volets étant inextricablement liés<sup>54</sup>. Ces oppositions, essentielles à la pédagogie de Plutarque, irriguent son récit. Au demeurant, il paraît peu probable que Publius ait eu la

---

<sup>46</sup> Pour Plutarque, César n'amassait pas des richesses pour s'enrichir ou pour ses plaisirs personnels, mais comme un « trésor commun destiné à récompenser la bravoure » (*Caes.* 17, 1). Cependant, Plutarque reproche à César, ainsi qu'à Pompée, de s'être d'abord entendus, puis combattus au mépris de l'intérêt de l'État. Ainsi qualifie-t-il le premier triumvirat de « premier mal et le plus grand » (*Pomp.* 47, 1 ; *Caes.* 13, 4). Paul-Émile, pour sa part, ne s'est pas enrichi d'une drachme (*Aem.* 4, 4), et, après sa victoire sur Persée, il s'est empressé de remettre au trésor public tous les biens du roi, sans même les regarder (*Aem.* 23, 10). E. Almagor, « Greatness measured in time and space : The Agesilaus – Pompey », dans *Space, Time and Language in Plutarch*, Berlin 2017, 147-159.

<sup>47</sup> Plut. *Luc.*, 2.

<sup>48</sup> Pour Plutarque, Numa (*Num.*, 20, 8) connut un règne exceptionnellement tranquille, grâce peut-être, comme le suggère Plutarque, au respect inspiré par son *aretè*. P. Stadter, *Plutarch and his Roman Readers*, Oxford 2014, 146-258.

<sup>49</sup> Plut. *Nic.*, 18, 5.

<sup>50</sup> Plut. *Nic.*, 16, 9.

<sup>51</sup> A. Nikolaidis, « Morality, Characterization, and Individuality », dans *A Companion to Plutarch*, Londres 2013, 350-372.

<sup>52</sup> Plut. *Crass.*, 25, 13 : Ὁ δὲ φήσας οὐδένα δεινὸν οὕτως ἔσσεσθαι θάνατον, ὃν φοβηθεὶς Πόπλιος ἀπολείπει τοὺς ἀπολλυμένους δι' αὐτόν. R. Flacelière, *Plutarque. Vies, Cimon – Lucullus Nicias, Crassus, traduction et commentaires*, Paris 1972, 228.

<sup>53</sup> Plut. *Crass.*, 25, 13.

<sup>54</sup> A. Zadorojnyi, « *Kratein Onomatôn* : Language and Value in Plutarch », dans *A Companion to Plutarch*, Londres 2013, 304-320.

possibilité de s'enfuir à ce moment du conflit. Dès lors, il est possible que cet épisode ait été imaginé par Plutarque, qui n'entendait pas faire de Crassus *fils* l'archétype du pleutre. À tout le moins, le biographe ne souhaitait pas le présenter comme le nouveau Marc Antoine, qui trahit ses hommes à Actium<sup>55</sup>. Notons que pour Plutarque, le suicide ne pouvait être que le dernier recours, lorsque l'impuissance de l'être humain à peser sur les faits l'autorisait à songer à lui-même<sup>56</sup>.

Nous le voyons, l'auteur, comme ses pairs, ne s'intéresse guère aux soldats romains, puisqu'il centre son propos sur les attitudes et les pensées de leur chef. Il entend ainsi démontrer que le comportement des troupes était forcément lié à la capacité ou à l'incapacité de l'*hegemôn* de les conduire. Par ailleurs, si, dans son compte rendu de la geste de Publius, il n'utilise pas, comme il le fit ailleurs<sup>57</sup>, les verbes κρίνω (« condamner ») et διαγωνίζομαι (« lutter à outrance contre »), l'auteur semble avoir fait de cette déroute à la fois le temps fort de la bataille de Carrhes et un moment décisif de l'histoire romaine. En effet, le chapitre 25 de la *Vie de Crassus*, empreint de réalisme, fait allusion au caractère crucial de cette défaite eu égard au fait qu'elle constituait la sentence de mort de l'*archè* romaine en Orient. Ainsi l'échec de Publius tel que décrit par Plutarque avait-il bel et bien provoqué le désarroi le plus complet de son père et la défaite des Romains à Carrhes qui s'ensuivit.

## 0

Depuis 53 avant J.-C., Carrhes est restée dans les mémoires des Anciens comme synonyme de défaite désastreuse pour les Romains. Les faits d'armes de Publius à Carrhes sont présentés par Plutarque comme un moment marquant, non seulement pour le sort des protagonistes, mais aussi pour l'*Vrbs* tout entière. Le biographe présente le général romain comme un anti *paradeigma* de modération et de tempérance, tout en condamnant son manque de clairvoyance. Par la même occasion, il avertit les générations futures du mal-fondé d'agir par imprudence et empressement. La présentation plutarquienne de Crassus *fils* n'est pas injustifiée, dans la mesure où le général défait à Carrhes fut en grande partie responsable de la débâcle que l'armée romaine y subit. Pour conserver la prééminence de Publius, Plutarque réduit l'action du véritable acteur du combat, Crassus *père*, à une sorte d'illustration au second degré. Toutefois, le moraliste grec salue – de manière relative – le courage de Publius devant

---

<sup>55</sup> Plut. *Marc.*, 66, 5-8.

<sup>56</sup> E. Safty, « La question du suicide dans les tragédies du philosophe Sénèque », *Cahiers des études anciennes* 43, 2006, 2-3.

<sup>57</sup> Plut. *Brut.*, 47, 4 ; 8. C. Pelling, *Plutarch and History. Eighteen Studies*, Londres 2002, 41-44.

la mort. En outre, il fait peser sur les cavaliers gaulois qui accompagnaient le fils du triumvir une part de la responsabilité de l'échec subi, bien qu'ils permissent de prolonger la vie des légionnaires, et ne manque pas de dénoncer la ruse ennemie.

Aux yeux de Plutarque, pour être un chef de guerre efficace, les dons naturels tels que l'ambition (*philotimia*), le goût pour la compétition (*philonikia*) et la virilité (*andreia*) ne suffisaient pas. En outre, les désirs personnels devaient s'effacer quand la cité est en jeu, ce que ne comprit pas Publius Crassus ; le Sage, à l'instar de Caton l'Ancien, s'inclinait devant le bien commun<sup>58</sup>. Ainsi le biographe témoigne-t-il son habileté à décrire en filigrane le rapport entre l'*êthos* du fils du protagoniste de la biographie qu'il rédige et le déroulement de la geste militaire dans laquelle il fut pleinement impliqué.

---

<sup>58</sup> Plut. *Cat.*, 40, 8. X. Brouillette, *La philosophie delphique de Plutarque : l'itinéraire des dialogues pythiques*, Paris 2014, 18.